



Métraux et les Andes

Claude AUROI

Institut universitaire d'études du développement, Genève

Résumé

Alfred Métraux (1902-1963) retourne à plusieurs reprises dans les Andes. Sa vision ethnologique s'exprimera doublement, scientifiquement et émotionnellement, mais sur des thèmes communs: sauvetage d'une culture en voie de disparition, vérification empirique des théories et approche historique. Trois périodes peuvent être distinguées dans cet attachement aux Andes: jeunesse d'imprégnation, période ethnographique et missions opérationnelles.

Introduction

Alfred Métraux (1902-1963) n'était pas seulement un grand ethnologue, mais aussi un grand voyageur. Alors que d'autres anthropologues¹ se sont souvent contentés d'un seul «terrain», Métraux en a eu plusieurs, les Andes certes, mais aussi l'Amazonie, Haïti, le Chaco, l'île de Pâques, la Guyane, et d'autres.

De surcroît, il présente la particularité d'être retourné plusieurs fois sur le même terrain, les Andes, le Chaco et Haïti étant les cas les plus marquants.

En ce qui concerne les Andes, le retour dans cette région a été constant, en Bolivie et au Pérou plus particulièrement, et s'il n'était pas en mission, il écrivait et publiait, et conseillait des organisations en matière d'«andinisme». Souvent, pourtant, il a exprimé sa volonté de ne plus retourner sur les «hauts-plateaux», disant que c'était la dernière fois, qu'il détestait même ce milieu. Mais sitôt de retour aux États-Unis ou à Paris, il cherchait un moyen de repartir, dans une valse perpétuelle d'attraction-rejet.

Le personnage apparaît comme très paradoxal, car lorsqu'il n'est pas sur le terrain, il fait de cet éloignement un élément de son anxiété et de son humeur dépressive, et lorsqu'il s'y trouve, il en fait un facteur d'accentuation de son mal vivre et de son dégoût.

Métraux a parcouru le monde entier, sauf la Chine et le Japon. Il a cependant toujours eu une prédilection pour l'Amérique du Sud, et en particulier pour la région andine. Sa connaissance de ce contexte montagneux et diversifié s'est accrue et affinée au fil des voyages et des expériences, et il n'est pas exagéré de dire que Métraux a été, au début des années 1960, un des meilleurs spécialistes des Andes que l'histoire ait connus.

Cette étude prétend aller au-delà de la simple description des voyages de Métraux, pour se pencher plus spécialement sur sa vision des milieux et des populations andines. Cette vision a toujours présenté une double face: l'une scientifique, et l'autre de caractère plus émotionnel. La première prétend découvrir et expliquer, la seconde ressentir et qualifier. Métraux tentait de séparer les deux visions dans ses écrits, car selon les critères admis l'homme de science ne devait pas manifester son émotion dans ses travaux de recherche. L'homme Métraux tout court réservait donc ses goûts et dégoûts pour ses carnets de route, journaux personnels, et ses sentiments s'expriment surtout dans la correspondance avec ses parents et amis².

On note toutefois une très grande cohérence sur le fond entre les articles scientifiques et les écrits personnels. Les thèmes sont les mêmes en ce qui concerne le terrain: volonté de sauvetage d'objets, de langues et de mythes considérés comme en voie de perte certaine, vérification empirique de théories émises par d'autres scientifiques, approche historique des groupes humains et de leur civilisation.

Dans les carnets et la correspondance on trouve cependant un thème récurrent qui n'apparaît pas dans les autres écrits: l'homme Métraux lui-même, sa vie et ses passions. Dans cette étude nous n'aborderons ce thème que s'il présente un intérêt par apport au terrain andin, humain et écologique. La névrose de Métraux n'a d'ailleurs pas une influence décisive sur son travail scientifique, nous semble-t-il.

¹ Nous utiliserons indifféremment les termes ethnologue et anthropologue, sachant cependant que Métraux a été un ethnologue dans le sens français du terme, et un anthropologue dans le sens américain. On peut d'ailleurs le rattacher aux deux Ecoles.

² Les principaux correspondants «intimes» de Métraux dont nous ferons usage ont été le photographe Pierre Verger, son amie de tout temps Yvonne Oddon, son maître et ami le baron Erland Nordenskjöld, directeur du Musée d'ethnographie de Göteborg, ainsi que quelques autres personnes rencontrées dans le milieu professionnel. Cette liste de correspondants est cependant loin d'être exhaustive. En outre une source de réflexions personnelles est constituée par ses carnets de route *Itinéraires I* et «Le contenu d'*Itinéraires II*» (cf. D'ANS 1992). Nous avons eu accès aux archives déposées au Collège de France, Laboratoire d'anthropologie, dont nous remercions le responsable M. Philippe Descola (sources citées ci-après sous «LaboAnthropo»).



Au fil du temps, des années 28-30 aux années 56-62, on note chez Métraux une évolution allant de la description monographique à une démarche plus globalisante, qui culminera d'abord dans son ouvrage *Les Peaux-rouges de l'Amérique du Sud* (1950), puis dans *Les Incas* (1962). Le premier représente un résumé de la somme de connaissances accumulées entre 1928 et 1945, le second une synthèse de tout le matériel récolté entre 1945 et 1960. Mais les articles spécifiques provenant de séjours de terrain n'ont jamais pris fin, ni les articles synthétiques vulgarisateurs, comme ceux publiés dans *Le courrier de l'Unesco*. Il faut aussi mentionner ici la compilation d'écrits publiée après sa mort sur les religions et mythologies indiennes, parue sous le titre *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud* (1967).

La vision intime des paysages et peuples des Andes oscille chez Métraux de la passion au dégoût, et cette ambivalence se retrouve à chaque voyage. Elle ne se modifie guère en l'espace de trente ans. Mais si l'on considère que rejet et attraction sont les deux pôles d'un même ensemble, ce dernier pourrait bien s'appeler amour, amour passionnel. Métraux a vu la cordillère de Mendoza dès sa plus jeune enfance, son père étant médecin dans cette ville. Il a commencé ses explorations dans le Nord de l'Argentine dès l'âge de vingt ans (1922), et par la suite il fera une grande recherche sur le Haut-Plateau en 1930-31. D'autres missions suivront jusqu'en 1956, plus un dernier voyage en 1959-60. Les Andes l'on marqué profondément et les Indiens sont devenus plus qu'un objet d'étude, un sujet d'affection.

Lorsque, à partir de 1954, il deviendra une sorte de conseiller technique du BIT et de l'UNESCO «en matière d'affaires indiennes», Métraux fera la synthèse de son érudition andine et de sa souffrance devant le sort des populations. Il tentera de prodiguer des conseils sur la manière de promouvoir le développement des peuples indiens, tout en préservant leur culture et leur dignité. Sa position, toute de nuances, n'a pas toujours été comprise par les bureaucrates du développement, qui voulaient implanter des stratégies de modernisation sur le modèle occidental. Les échecs de nombreux projets sont dus à un manque d'écoute des populations, mais aussi de gens comme Métraux qui avaient une réelle connaissance de la réalité et des réactions profondes des peuples autochtones.

Métraux dans les Andes: une périodisation

On peut distinguer trois grandes périodes dans la relation de Métraux avec les Andes.

A. Une période de jeunesse essentiellement faite de vacances³, y compris une période de recherche pour un travail d'étudiant en 1922⁴ dans la région de la lagune de Guanacache, de type archéologique (province de Cuyo-Mendoza). A la même époque il réalise un périple au Chili, Pérou (Macchu Pichu), en Bolivie et dans le Nord de l'Argentine (LE BOULER 1992). C'est une période d'imprégnation.

B. Une période ethnographique de 1928 à 1934, y compris un second voyage sur le Haut-Plateau bolivien en 1939. Nommé directeur du Musée d'ethnographie de Tucumán en 1928, Métraux fera une grande expé-

dition chez les Uro-Chipaya (Province de Carangas, Bolivie) de décembre 1930 à mars 1931, avec une deuxième courte mission chez les Uro du lac Titicaca en juin 1931. Il retournera chez les Chipaya d'août à octobre 1939, sur ses propres pas⁵. Sa formation andine profonde sera alors achevée.

C. La troisième période peut être appelée opérationnelle. Elle comprend deux voyages liés au BIT (Bureau International du Travail, plus tard Organisation Internationale du Travail), de décembre 1953 à mars 1954 et de janvier à mars 1956, précédés par un court séjour à Lima en 1945⁶.

En 1959 il sera professeur visitant à la FLACSO (Facultad latinoamericana de Ciencias sociales) à Santiago du Chili, où il épousera sa troisième femme et entreprendra avec elle en 1960 un long voyage de retour axé sur le Nord du Pérou, l'Equateur et la Colombie. Il fera également un séjour de travail à Lima en août 1959⁷.

Sa vision des Andes est dès lors complète, du Sud au Nord, de 1922 à 1960. Ses voyages sont terminés.

Recherches dans les Andes: homme et milieu naturel (1931-1939)

Indiens gais, Indiens tristes, chez les Uro-Chipaya (1931)

Le milieu andin du Haut-Plateau (3'800-4'000m) est fait de temps très froid pendant la saison d'hiver (mars à octobre), avec du gel presque chaque nuit, et de pluies souvent glaciales pendant la saison d'été, avec cependant une température moyenne plus clémente. Le contraste est aussi très fort pendant toute l'année entre le jour et la nuit, et pendant le jour selon que l'on se tienne au soleil ou à l'ombre. L'intérieur des maisons traditionnelles, en adobe ou en *champas*, mottes de gazon, est froid et humide en permanence, sauf dans les cuisines, le seul endroit vaguement chauffé par nécessité. Le bois faisant complètement défaut sur l'Altiplano, le manque de chauffage dans les maisons est compréhensible.

³ La mère de Métraux vivait à Lausanne, son père à Mendoza, avec des déplacements réciproques.

⁴ En tant qu'étudiant à l'Ecole des Chartes (cf. LE BOULER 1992).

⁵ De fait il sera chez les Chipaya eux-mêmes du 27 septembre au 7 octobre 1939, ayant passé auparavant quelques semaines à La Paz.

⁶ Il n'y a que de courtes notes de ce voyage, apparemment du 16 au 20 février 1945 (carnet 94, LaboAnthropo). Métraux est arrivé avec sa femme Rhoda. Il rencontre Tschopik, le peintre Serula. Il rentre aux Etats-Unis par Guayaquil et la Colombie. En novembre il ira à Mendoza.

⁷ Brèves notes dans carnet 107 (LaboAnthropo). C'est là pourtant qu'il rencontrera pendant un séminaire sur les classes sociales au Pérou de nombreux intellectuels de premier plan tels que Jean Vellard, John Murra, François Bourricaud, José María Arguedas, Luis E. Valcárcel, Gabriel Escobar, José Matos Mar, Efraín Morote, Oscar Nuñez del Prado, et quelques autres. Certaines de ces personnalités lui étaient déjà connues de par ses voyages précédents.



Ces conditions, Métraux les a connues à l'envi, dans leur rigueur la plus pénible. Le pays chipaya⁸, vaste steppe saline battue par les vents, est particulièrement dur à supporter. Métraux y passera deux mois en janvier-février 1931, puis du 27 septembre au 7 octobre 1939. Avant son premier voyage il se montre très enthousiasmé par les objectifs scientifiques de sa mission: collecter des objets de la culture matérielle et rituelle chipaya, noter les mythes et légendes, et récolter les éléments du vocabulaire chipaya. Il est équipé pour faire de la photo et du cinéma. «Une firme cinématographique nous a accordé un appareil de prise de vues et un grand nombre de pellicules. J'ai pu acquérir aussi un excellent appareil photographique et j'espère pouvoir faire de belles photos»⁹. Le 12 décembre, à la veille de son départ de Tucumán, il exprime sa satisfaction à Nordenskiöld: «Demain en route chez les Chipayas. Je suis transporté de joie à l'idée de passer quelques mois chez les Indiens, loin de Tucumán. Quelle sale et triste ville»¹⁰. Son voyage est rendu plus commode par le fait qu'il roule en camion, tout étant cependant relatif sur des routes andines non asphaltées. Le journal *La Patria*, d'Oruro, écrit le 11 mars 1931: «El 23 de diciembre del año pasado, dos modernos quijotes¹¹, comodamente sentados en un destartado camión, atravesaron las pampas del sudoeste para hacer Noche Buena en Corque, la histórica capital de la provincia de Carangas»¹². A son retour à Oruro, le 5 mars 1931, il donne une conférence le 12, transcrite par le journal *La Patria* le 13 mars 1931.

Dans cette conférence Métraux insiste sur l'aspect de peuple «archaïque» et préhistorique que constituent les Chipaya. «Llegamos a Chipaya el 31 de diciembre y esta fecha quedará para mí como el día más fantástico que he vivido. Nunca hubiera creído que un día vería delante de mis ojos que gente de carne y hueso resucitase sin chispas los lejanos tiempos prehistóricos... El experimento más interesante que hemos hecho es de haber vivido durante dos meses la vida prehistórica en toda su pureza.» (*La Patria*, 13-3-31) Il décrit les habits des Chipaya comme inchangés depuis les Incas¹³, les maisons faites en mottes de terre (comme celles des Esquimaux sont en neige tassée, dit-il), la structure sociale et la religion (*mallcus* et *samiri*¹⁴), les fêtes où le sang des animaux sacrifiés est versé sur les *samiri*, ainsi que sur les cloches, l'autel et la tour de l'église. Il estime que ces rites sont les mêmes que ceux des anciens Aymara, et des Quechua du Cuzco. Il décrit aussi les composantes de la médecine traditionnelle, et les pratiques des *hechiceros* et *curanderos*¹⁵. Le 14 mars 1931 *La Patria* publie d'autres observations de Métraux, concernant le mode de vie et l'économie des Chipaya. Il relèvera leur peu d'industrie, le silence mortel des villages, le mutisme des gens qu'il décrit comme «écrasés par l'ennui»¹⁶. Leur seul moyen d'échange est le fromage blanc que des *cholas*¹⁷ de Salinas viennent troquer de temps en temps contre de l'alcool et de la coca. Les Chipaya seraient au nombre de 240 à cette époque.

Il est très intéressant de remarquer que Métraux finit par faire une comparaison entre les Chipaya et les Chiriguano du Chaco qu'il a visités au début de 1929¹⁸.

Il effectue un contrepoint saisissant sur plusieurs tableaux.

El Indio del Chaco reputado un salvaje, no sé por qué, me apareció entonces con todos sus méritos. Qué diferencia, por ejemplo, entre un chiriguano y un chipaya. El primero es un ser alegre, ingenioso, activo que vive al compás de la naturaleza exuberante y rica y que sabe adornar su vida rodeándola de productos de arte. Todo el día el chiriguano se ocupa de diminutas faenas en las cuales se manifiesta su imaginación y su industria. Tomad el chipaya, representante de una antigua cultura. Su vida es uniforme, sin otros acontecimientos que las borracheras en las fiestas. El chipaya parece vivir en una modorra continua, en un estado de embrutecimiento crónico.

Mientras el indio chaqueño tiene un rico caudal de cuentos y leyendas, el chipaya a penas si conoce algunos cuentos indultos y pocos son los que los conocen. (*La Patria*, 14-11-31)

Cette méthode comparative des phénomènes apparents conduira Métraux à accentuer certains aspects «répugnants» (pour lui et probablement pour tout Européen) de la vie des Chipaya: le lavage des cheveux des femmes à l'urine pourrie et l'utilisation de racines comme parfums, le fait que le Chipaya ne se lave pratiquement jamais, la défécation des enfants en public, etc. Il relève aussi le manque de cohésion familiale, les vols et violences, tromperies et infidélités.

Il tentera une explication de ces phénomènes, classique à l'époque, basée sur la théorie du climat et du milieu naturel.

Claro que no acuso a los pobres chipayas de su inferioridad intelectual: el ambiente y los hombres tienen la culpa de ello. ¿Cómo puede la imaginación trabajar en regiones donde no hay vegetación, en la cual casi no hay vida animal y en la que no se oye ni siquiera el canto de un pájaro ?

⁸ Le village de Chipaya est situé en Bolivie, entre le lac Popoó et la cordillère. On y accède depuis Oruro.

⁹ Lettre à Nordenskiöld, de Tucumán, 8-12-30. Voir aussi Lettre à Pittard, 8-12-30 (AUROI et al. 1996).

¹⁰ Lettre à Nordenskiöld, de Tucumán, 12-12-30.

¹¹ Métraux voyage avec Pierre Denier, naturaliste et géologue, dont il dira par la suite grand mal car il avait abandonné toutes les collections à la douane bolivienne, Métraux étant rentré par Arica et le Chili. Ce qui obligera Métraux à remonter en Bolivie en juin 1931.

¹² *La Patria*, Oruro, 11-3-31.

¹³ La preuve lui en est donnée par les habits trouvés dans les Chullpas, tours funéraires.

¹⁴ Le terme *mallcu* fait référence à des esprits, à des dieux, par extension à des chefs, les *samiri* sont des pierres sacrées représentant des génies.

¹⁵ Sorciers et guérisseurs, la différence n'étant pas nette.

¹⁶ «Agobiados por el aburrimiento».

¹⁷ *Cholo*, *chola*: terme désignant des métis ou indiens aculturés.

¹⁸ Lettres à Nordenskiöld du 9-3-29 et 15-10-29.



La atmósfera es rarificada, el cielo durante meses y meses imperturbablemente azul y solo para descansar la vista, allá en el horizonte, los cerros azulados. Quien podría resistir tanta monotonía y a tanta desesperación ? No conozco cosa peor y mas deprimente que el silencio del Altiplano.¹⁹

Métraux reporte en fait sur d'autres, les Chipaya, ses propres perceptions et sentiments, qui ne sont évidemment pas ceux des habitants de l'Altiplano. En 1931 il ne reconnaît pas encore l'extraordinaire capacité d'adaptation²⁰ des Indiens au milieu aride, une capacité qu'il n'aura lui-même que très peu, car pendant et à la suite de chacun de ses voyages il fera ressortir la pénibilité du climat et l'impression de solitude qui se dégage de l'Altiplano.

Certaines réflexions qu'il fera par la suite sur les Aymara sont du même ordre que celles faites à propos des Chipaya, et il étendra même son dégoût à tous les Indiens des Andes, voire d'Amérique du Sud en certaines occasions. Il faut cependant comprendre que ces jugements sont toujours émis dans des moments de déprime, fréquents chez lui, et qu'ils n'empêchent nullement une foncière admiration pour la civilisation indienne en général et certains groupes en particulier.

Pour Métraux il est des Indiens tristes vivant dans des conditions difficiles, et des Indiens gais vivant dans des régions basses plus souriantes. Il étendra par la suite cette dichotomie à la comparaison entre le monde indien en général (après son voyage chez les Kayapo en 1954), et le monde afro-américain et caraïbe. Il écrira à son ami Pierre Verger:

Je suis donc arrivé à Rio il y a une semaine ayant laissé derrière moi une Bolivie brumeuse, pluvieuse et plus ou moins affamée. Je dois dire que ce bref séjour dans ce pays a été beaucoup plus intéressant que mes trois mois au Pérou où, comme je vous l'ai écrit, j'ai eu la vie dure et où je me suis beaucoup ennuyé. Je suis encore tout à l'ivresse de me trouver au Brésil en plein carnaval et avec la perspective de partir dans quelques jours pour le Sertão chez les Indiens vraiment «selvagens». Dimanche dernier des groupes de noirs en costume de bain ont déambulé sur la Praia dos Framencos chantant et dansant et m'apportant comme une bouffée d'air de l'Afrique. Après les Aymaras, quichuas et autres gens mornes et crasseux, cette atmosphère chaude, gaie et belle m'a ému dans le plus profond de mon être. (MÉTRAUX 1994, lettre du 26-2-54)

Métraux préfère le chaud au froid, le bord de mer à l'altitude. «L'altitude ne me réussit pas. Elle me maintient dans un état d'angoisse permanent alors qu'ici (à Rio) je me sens léger et actif» (*ibidem*). Il pense que son amour pour les Indiens ressort du masochisme (MÉTRAUX 1994, Lettre à Verger du 28-5-54).

Retour chez les Chipaya, 1939: le «vomitif»

Revisiter après quelques années les lieux et les contextes sociaux où l'on a travaillé est toujours une entreprise hasardeuse, qui peut apporter satisfaction mais aussi dépit. Mais c'est parfois une manière d'exorciser une période de sa vie que l'on mythifie

après coup, en en faisant le sujet de toutes les nostalgies. Lorsque Métraux retourne chez les Chipaya, pour une dizaine de jours, en septembre-octobre 1939, il le fait par curiosité et nostalgie, plus que par intérêt scientifique comme en 1931²¹. Il n'est en effet plus directement responsable de collections de musée. Depuis son retrait du Musée d'ethnographie de Tucumán en 1934²², il a fait un voyage scientifique à l'Île de Pâques (1934-35), avec une expédition franco-belge dont il assurera la direction après le décès en mer du chef d'expédition, M. Watelin. Il ira ensuite à Hawaï, au Bishop Museum, où il rédigera son livre sur l'Île de Pâques, de 1936 à 1938²³. Il sera professeur à Yale University en septembre 1938²⁴. Il commence déjà à planifier une expédition dans le Chaco, prévue pour 1939.

C'est donc plutôt au Chaco qu'il pense, et non aux Chipaya, mais le destin le conduira une fois de plus sur les Hauts-Plateaux. Il écrit avant de partir:

Yvonne, comprends-tu que je suis seul et que le succès que j'ai pu avoir je l'ai payé en détruisant tout ce qui aurait pu me donner la paix et le bonheur. Il ne me reste plus que l'ethnographie. Je suis impatient de retourner

¹⁹ La première partie de cette description de l'Altiplano est fortement exagérée. Il y a une flore et une faune tout à fait intéressantes sur le Haut-Plateau, et une variété assez étendue d'oiseaux notamment. Les contes boliviens et péruviens sont remplis de personnages zoomorphes tels que le renard (*zorro*), le tatou (*quirquincho*), différents types d'oiseaux, de serpents (*culebra*), le jaguar, etc., qui se retrouvent en partie dans les mythes. Métraux n'a sans doute pas passé assez de temps sur le terrain pour s'en rendre compte. Pour une critique bienveillante des opinions exprimées par Métraux dans sa conférence d'Oruro, cf. PAUWELS 1998.

²⁰ Pourtant Métraux défendra la thèse d'une origine awak des Chipaya (émise par Max Uhle, reprise par Paul Rivet), qui laisse entendre qu'ils sont passés de la forêt tropicale à un écosystème complètement différent et s'y sont adaptés. Il montrera aussi les vertus du système ingénieux d'irrigation par canaux mis au point par les Chipaya, et donc leur grande capacité à tirer parti des éléments naturels, dont les roseaux du lac, pour leur survie, notamment après leur supposé refoulement vers des terres ingrates par les Aymaras.

²¹ A cette époque il a une bourse de la Guggenheim Foundation.

²² Officiellement il démissionne en 1935 mais il est en congé depuis le début de 1934.

²³ Il paraîtra en 1940 sous le titre: *Ethnology of Easter Island*, Honolulu: Bernice F. Bishop Museum (Bulletin 160). En 1941 paraîtra une version française abrégée: *L'Île de Pâques*, Paris: Gallimard (éd. revue et augmentée en 1952). La version américaine de ce livre lui sera refusée par un éditeur, qui la trouvait trop «soap».

²⁴ Il quitte Honolulu le 17 juin 38 (Lettre à Oddon 14-5-38), pour San Francisco où il arrive le 22 juin (Lettre à Oddon 21-6-38). Il est professeur à UCLA (University of California at Los Angeles) pendant la «summer session» (Lettre à Oddon 20-7-38). Il quitte LA pour Berkeley le 11-8-38 (Lettre à Oddon du 11-8-38). Il sera à Yale le 21 septembre 1938 (Oddon 21-9-38) après avoir passé par New York et Washington.



dans le Chaco uniquement pour me sentir humain, pour tenir des bébés bruns dans mes bras et soigner de pauvres bougres. Si j'avais maintenant quelque foi, je suis convaincu que je deviendrai un missionnaire. Puis-je m'oublier et apprendre à aimer. (Lettre à Oddon du 15-12-38)²⁵

L'ethnographie va en effet jouer un certain rôle thérapeutique dans cette expédition. Après son voyage il écrira: «Je suis content de mon voyage en Bolivie. J'ai revu les vieux Chipayas et les hauts-plateaux désolés. Ma neurasthénie est guérie, mais je suis encore un peu désemparé et las.» (Lettre à Oddon, 16-11-39) Il a vu Paul Rivet à La Paz: «J'ai fait ma paix avec lui et je l'ai quitté avec une émotion véritable, le jour même de la guerre.»²⁶

Cependant, son journal (*Itinéraires I*) ne donne pas l'impression d'un plaisir extraordinaire à revoir les Hauts-Plateaux. Dès son entrée en Bolivie il note: «Réveil aux environs de La Quiaca. Le retour au haut-plateau ne me procure pas l'exaltation que j'attendais.» (18-8-39, MÉTRAUX 1978: 111). Il décrit cependant de manière assez admirative le paysage, comme s'il le découvrait. «Je ne me réveille qu'à Oruro, qui me semble singulièrement petit. Le temps est gris, ce qui est rare en cette saison de l'année. Je suis surpris de la parfaite planitude du plateau, une vraie table de billard jaunâtre. Le mirage crée des effets d'eau et de montagnes coupées. Dans les petites gares, je retrouve la cohue bolivienne: les enfants déguenillés, les humbles mendiants, les lamas que le conducteur force à se grouper cou à cou en une sorte de bouquet» (18-8-39, MÉTRAUX 1978: 111-12). Il passe ensuite quelque temps à La Paz. Son journal s'interrompt du 27 août au 27 septembre. Ce jour-là il quitte Oruro en camion pour Corque, par Challacollo et Toledo. «Nous passons à la tombée du jour près de la lagune où j'ai passé il y a dix ans et où Denier, à ma grande rage, s'était obstiné à chasser les oiseaux.» (27-9-39, MÉTRAUX 1978: 115) Le 28 septembre il est à Corque. «Je rencontre deux Chipayas, dont l'un semble me reconnaître. Il pue la coca et porte une barbe hirsute. Je fais la connaissance du juge, qui semble particulièrement stupide.» (28-9-39, MÉTRAUX 1978: 116) De Corque il se rend à dos de mule à Caripaya, qu'il confond d'abord avec Kala. Sa mémoire géographique présente quelques lacunes après neuf ans. Il loge dans la maison du curé, dont il apprécie moyennement le confort: «[...] tous les meubles sont en terre: deux pièces qui ont l'air de cavernes ou de chullpas». (29-9-39, MÉTRAUX 1978: 116) Tout le voyage va lui sembler extrêmement monotone, long et pénible. Les villages sont décrits comme déserts, presque abandonnés. Les gens sont d'abord vus comme «crasseux». A Pacayave Métraux tombe sur la Fête de San Gerónimo, ce qui lui inspire quelques descriptions hautes en couleur:

Dans l'autre angle, les femmes s'affairent autour d'un énorme vase d'où elles extraient une soupe de chuño²⁷ et de viande. Dans un plat flotte un œil velu. Le bouillon a un goût horrible. Je fais un effort pour manger le chuño, puis je passe le plat à mon guide. (30-9-39, MÉTRAUX 1978: 118)

Il passera la nuit dans une cabane intéressante pour un ethnologue.

Je dors dans une hutte qui, me semble-t-il, est typique de la région: «payo» couvert de couvertures loqueuses. Des amas de sacs contenant de l'orge. Du toit pendent des maïs cérémoniels et des croix de fils. En face de la porte, des casiers contiennent tous les «paraphernalia» des fêtes: vases à libation en bois, perruques postiches, plusieurs fœtus séchés, des plantes, des instruments de musique, une hache préhispanique qui est aussi l'objet d'un culte, des sacs en couleur, des frondes cérémonielles, etc, etc. Le soir, j'invite les hommes de la communauté à venir jouer de la flûte. Je promets pisco et coca. Etrange atmosphère de cette chambre chargée de trop de choses et toutes sales avec ce groupe d'hommes qui jouent de la quena²⁸, éclairés par une chandelle de suif. Leurs mélodies ne me satisfont guère et je suis heureux de les voir partir. Avant chaque morceau, un des musiciens murmure la mélodie qu'ils s'apprentent à exécuter. (30-9-39, MÉTRAUX 1978: 119)

Le lendemain Métraux arrive vraiment chez les Chipaya, après s'être perdu dans la lande et des dunes de sable, et avoir dû dormir dans une:

hutte sordide, le sol est couvert de chiffons crasseux et pourris. Je les ramasse avec soin et m'en couvre, la poussière qui s'en échappe me suffoque. Je ne puis toujours pas chauffer mes pieds, mais je finis par découvrir un sac plein de laine de lama où j'enfonce mes jambes. Les heures passent avec une désespérante lenteur; je surveille ma mule que j'ai attachée à la porte.

²⁵ A ce moment Métraux vient de divorcer d'avec sa première femme et cela affecte beaucoup son moral et son comportement. Il ne trouve personne pour l'accompagner dans son voyage, et finalement, après avoir retrouvé sa famille au complet à Mendoza, chez son père, ce sera son frère Guy qui partira avec lui dans le Chaco. Il quitte les Etats-Unis le 28 janvier 1939 et sera à Buenos Aires le 15 février.

²⁶ Le ressentiment qu'il avait pour Rivet (directeur du Musée de l'Homme) tenait au fait que Métraux lui reprochait de ne pas lui avoir offert en 1928, à la fin de sa thèse, un poste au Musée de l'Homme, et de l'avoir aiguillé sur Tucumán. Le «jour même de la guerre» signifie sans doute la déclaration de guerre à l'Allemagne, le 3 septembre 1939, après que celle-ci l'ait déclarée à la Pologne. Mentionnons ici l'attitude engagée de Métraux pendant la guerre, aidant à faire venir plusieurs scientifiques français aux Etats-Unis, certains d'origine juive, comme Claude Lévi-Strauss. Il ne pourra cependant rien pour Yvonne Oddon, membre du réseau de résistance du Musée de l'Homme, qui sera déportée à Matthausen. Elle en récupérera, mais très affaiblie et les Métraux (Alfred se remarie pour la deuxième fois en 1939, avec Rhoda Bubbendey) l'aideront beaucoup à se réinstaller et rétablir sa santé après la guerre.

²⁷ Le *chuño* est une pomme de terre piétinée et laissée exposée au gel pendant la nuit. Elle est ensuite déshydratée au soleil de l'Altiplano. Elle peut être conservée pendant plusieurs mois (cf AUROI 1986: 275-306). Cette préparation n'est possible que dans les Andes centrales, car il faut une combinaison idéale gel-soleil intense-air sec. On distingue plusieurs types de *chuño*.

²⁸ Flûte droite, à distinguer de la flûte de pan.



Enfin, l'aube. Quand je sors, je vois Chipaya à 2 kilomètres. J'y arrive autour de 8 heures, sans me trouver incommode. C'est à peine si je tousse. Je m'étends au soleil pour faire pénétrer quelque chaleur dans mon vieux corps. Mon *arriero*²⁹ s'est aussi perdu et n'arrive que vers 11 heures. (1-10-39, MÉTRAUX 1978: 120)

Il va rencontrer des gens qu'il avait connus lors de son séjour précédent. Mais ce n'est pas l'enthousiasme. Il note: «Partout, je suis reçu avec la même indifférence» (4-10-39, MÉTRAUX 1978: 122). Il veut acheter des objets, frondes et *bolas*³⁰ à un «vieux gnome». Celui-ci lui dit en chipaya: «Retourne chez toi». Et pourtant les gens ne le délaissent pas. Il se fait soigner avec succès d'un abcès au pied. «Mon pied me fait encore mal, mais moins: je l'ai livré à une Indienne aymara crasseuse qui, de ses doigts écaillés, a fait couler le pus, puis a recouvert la plaie avec de la graisse de lama qu'elle a pétriée entre ses mains.» (3-10-39, Itinéraires I: 122) Mais il a froid, dort mal, est angoissé et pense à son ex-femme, et estime même qu'il est sous-alimenté. Le 6 octobre il va mieux, a bien dormi, va dans un village (Yunguyo) et assiste à une cérémonie dans la chapelle. Il décrit d'abord de manière très neutre la cérémonie, puis peu à peu se laisse aller à son dégoût habituel:

La cérémonie n'a rien de très nouveau ni de très intéressant. Hommes et femmes boivent généralement dans deux gobelets jumelés, mais ils n'en offrent pas un à leur voisin, sauf en quelque rare cas. Un Indien va chercher sa guitare et joue un air monotone que la vieille accompagne en chantant. Ils ne s'interrompent pas de prier et de faire de pseudo-libations. Ces gens ont un petit mouton apprivoisé. Je le vois buter de la tête contre une jeune femme. Celle-ci défait son «aksu»³¹ et offre son sein à l'agneau, qui se rue sur lui. Le gosse de la femme, sans doute jaloux, veut boire à son tour; l'agneau est repoussé malgré sa résistance, et le gosse reçoit le sein. Il défèque sur une mante par terre. On nettoie ses ordures avec une bouse séchée et son derrière est torché avec le même instrument. Il s'assied dans la poussière pour ajouter au drame. J'ignore comment j'endure tous ces spectacles faits pour secouer des estomacs solides. A vrai dire, Chipaya est un cauchemar, un vrai vomitif. (6-10-30 MÉTRAUX 1978: 123)

Il ne constate pas de grandes différences par rapport au passé. «Les gens se livrent aux mêmes occupations que par le passé: vannage de la *quinua*³², épouillage, filage, tissage. Il y a d'ailleurs fort peu de gens au village.» (4-10-39, MÉTRAUX 1978: 122)

Métraux sera content de repartir de Chipaya, et avoue qu'il a ressenti la même joie dix ans auparavant. «J'erre dans le village pour en fixer la mémoire dans ma rétine; dans une hutte, j'entends le maigre son d'une flûte: le ciel a de belles couleurs.» (7-10-39, MÉTRAUX 1978: 123)

Là s'arrête son journal de 1939 chez les Chipaya.

Pour tous ceux qui ont connu les Andes des villages, qui y ont passé la nuit, qui ont déambulé dans les rues effectivement presque désertes, qui ont parlé avec les Indiens et les Indiennes, ces tableaux impressionnistes sont saisissants. Ils reflètent la mélancolie andine, telle qu'elle est perçue par

les Occidentaux. Mais cette manière de voir n'est qu'une perception, celle des Européens, elle ne signifie rien par rapport à la vie concrète des gens. Nous voulons dire par là que cette impression de morosité apparente cache en fait une vie sociale très mouvementée, conflictuelle, que Métraux a décelée aussi par ailleurs. La tristesse des Hauts-Plateaux c'est la tristesse de l'homme blanc, amplifiée par un contexte dénudé et pentatonique.

Migrations indiennes au Pérou: 1953-1954

Le troisième grand voyage de Métraux est lié à des motifs directement professionnels, dans le cadre d'un grand programme de développement: le Programme andin des Nations Unies. Le Programme andin s'est étendu sur une vingtaine d'années, de 1953 à 1974, et a consisté à introduire la modernisation chez les populations indigènes des Andes d'Equateur, du Pérou et de Bolivie: instruction et formation professionnelle, coopératives, développement agricole, artisanat et petite industrie, alimentation améliorée et hygiène de l'habitat, etc. Il comprenait aussi un volet «migrations» dans la mesure où les responsables du projet et les gouvernements locaux estimaient qu'il y avait «surpopulation» sur les Hauts-Plateaux et dans les vallées andines³³. Métraux est chargé, avec Frank Bray du BIT et le Dr. Luna Aguilera, médecin péruvien, de sonder les possibilités et donc l'opportunité de migrations «encouragées» du Haut-Plateau péruvien (lac Titicaca) vers les vallées basses de l'Oriente, la région orientale des Andes, de climat subtropical. Il s'agit du projet appelé communément Puno-Tambopata. Métraux accepte cette mission parce qu'il a envie de retourner dans les Andes. Au début de 1953 il prend connaissance du rapport établi par Ernest Beaglehole (anthropologue américain) sur les Indiens du Haut-Plateau, résultant de la «Indian Highland Mission» (26-1-53, *Itinéraires I*: 470; BEAGLEHOLE 1953). Il y est parlé notamment du «cas d'Otavalo, où les Indiens ont pris leur situation en main et ont réussi à créer quelques industries profitables»³⁴. Le 26 janvier il pose formellement sa candidature pour cette mission andine, mais il y aura nombre de problèmes à régler entre l'UNESCO (son employeur dès 1950) et le BIT à Genève. Le problème de fond posé à la mission était le suivant:

²⁹ Conducteur de mules, d'ânes, etc.

³⁰ Boules de pierre ou de cuir que l'on place dans le cuir de la fronde.

³¹ Gilet que portent les femmes aymaras, boutonné sur le devant.

³² Graminée andine, à longue tige.

³³ Pour une description du programme et le rôle du BIT, cf. AUROI 1996: 77-79. Pour une description en profondeur, cf. RENS (1961, 1965, 1987a et b).

³⁴ Otavalo, en Equateur, présente le cas d'un rare exemple de développement indigène endogène, et international. En effet, encore aujourd'hui, les Indiens d'Otavalo vendent leur artisanat et jouent de la musique andine sur les marchés du monde entier.



Le Programme andin estime qu'il faut transférer de 20 à 30'000 Indiens par an du département de Puno vers l'Oriente, car jusqu'alors ils émigraient surtout vers Arequipa et Lima, soit vers la côte Pacifique du Pérou, «où ils constituent un prolétariat misérable»³⁵. (2-7-53, MÉTRAUX 1978: 509)

Métraux hésite encore à partir, car il a reçu une proposition de Darcy Ribeiro (ethnologue brésilien) pour le Brésil amazonien, afin d'étudier une tribu du Haut-Xingu, les Kayapo, nouvellement découverts. Il écrit à M. Sobels³⁶ du BIT:

In September I received an invitation from the Brazilian Bureau of Indian Affairs (Servicio de Proteção aos Indios), to visit the newly discovered Indian groups of Central Brazil and to make recommendations as to their protection. This is an opportunity which does not repeat itself in the life of an anthropologist. In fact, it will never be repeated for any anthropologist in the rest of times. Were I not committed to the Peruvian Project, I would have gone to Brazil immediately, and I expect to undertake this expedition as soon as I finish my work in Peru. The prospect for visiting the Tambopata area is quite exciting, in fact I have always wanted to have a closer look at the Oriente. (28-10-53, Lettre à Sobels)

Métraux fera finalement les deux missions, et de plus en passant plusieurs jours en Bolivie après son séjour au Pérou.

Métraux quitte Paris le 11 novembre 1953 pour Genève où il reçoit son ordre de mission et passe une visite médicale. Il est déclaré «en bonne santé et jouit d'une capacité totale de travail»³⁷. Il repart de Genève le 14 et passe à Rio du 15 au 17 novembre où il voit Darcy Ribeiro. Il sera à Lima le 18 novembre où le rejoint Alexandre Bray, l'expert du BIT prévu pour la mission Tambopata.

La mission, formée de Métraux, Bray³⁸, et des Dr. Luna Aguilera et Malo Juvera du Ministère péruvien de la santé, quitte Lima en avion le 2 décembre et passe par Arequipa. Initialement il était prévu de rester quelque temps dans cette ville pour y étudier les migrants du Haut-Plateau installés là, mais la mission écourte son passage car la saison des pluies approche. Elle sera à Puno sur le Haut-Plateau le 7 décembre et le 10 elle gagne Sandia sur le flanc est de l'Altiplano pour y établir sa base de pénétration dans la zone du Tambopata. Cette visite se fera pendant le mois de décembre, et janvier sera consacré à l'Altiplano, lieu de départ des migrants. Le voyage s'avérera éprouvant pour le physique, car entrepris pendant la mauvaise saison. Métraux lui-même raconte:

Je profite d'une brève étape à Puno pour vous donner des nouvelles de notre mission. Nous sommes rentrés hier soir de Tambopata que nous avons atteint non sans de grosses difficultés. Ce voyage, pénible en toute saison a été entrepris à l'époque la moins propice. Nous avons dû essuyer le premier assaut des pluies estivales et la boue nous a empêchés de rayonner comme nous l'aurions souhaité. Il s'en est fallu, hélas, d'une semaine pour éviter ce sérieux inconvénient qu'il était facile de prévoir. Cependant cette visite à la vallée de Tambopata était indispensable et nous ne regrettons nullement de l'avoir faite en dépit du temps. Il eut été impossible de comprendre le fort mouvement migratoire qui draine

lentement la population des hauts-plateaux vers les terres chaudes si nous l'avions étudié dans le cadre où il s'opère et si nous n'avions examiné la condition des émigrants dans leur nouveau milieu.

Nous nous proposons, à partir de demain, de parcourir le haut-plateau autour du Titicaca et de visiter les villages d'où sont originaires les colons de Tambopata. Nous espérons ainsi recueillir de plus amples détails sur les causes de cette migration, sur les rapports que les émigrants maintiennent avec leur lieu d'origine et sur les effets de la migration sur la population stable. (Lettre à Albert Guigui (BIT) du 31-12-53)³⁹

Malgré sa bonne connaissance du milieu physique andin, acquise notamment pendant la saison des pluies de 1931 et en septembre-octobre 1939, Métraux est clairement parti au mauvais moment. La saison des pluies dans les Andes détrempé complètement les chemins, ce qui fait s'enfoncer les camions jusqu'à l'essieu. De plus elle provoque des éboulements et glissements de terrain (*huaycos*) redoutables qui entraînent des torrents de boue dont on se tire difficilement. Malgré ces conditions pénibles Métraux réussira à voir les endroits souhaités et interviewer les Indiens et les colons. Il pourra ainsi faire le tour des questions posées concernant les migrations altiplaniques.

Indiens et colonisation de l'Oriente: les conclusions de Métraux

Les réponses données tiennent en trois points principaux, dont un est majeur.

1. La colonisation de Tambopata n'est pas seulement possible mais de fait elle s'effectue spontanément depuis deux décennies (années 40) de la part des Indiens venant de la rive orientale du Lac Titicaca.

³⁵ Rétrospectivement cette volonté de forcer les migrations vers l'est apparaît comme une entreprise vaine. Les Indiens ont continué à émigrer prioritairement vers la côte et ont peu à peu «andinisé» les villes du Pérou côtier. Ils sont souvent devenus des éléments progressistes de la dynamique sociale, et ne sont pas forcément restés à l'état de prolétariat misérable. Tandis que ceux qui sont partis vers les vallées chaudes ont trouvé des infrastructures précaires voire inexistantes, et ont dû dès lors soit entrer dans un système de migration ou déplacements temporaires permanents entre la sierra et les vallées, soit s'établir et souvent, comme dans le Haut-Huallaga, cultiver des produits illicites pour survivre (coca).

³⁶ Sobels était le chef du personnel de l'Assistance technique du BIT.

³⁷ Rapport médical du Dr. Sciclounoff, 13-11-53.

³⁸ Frank Bray avait fait partie de la mission Beaglehole du début 1953.

³⁹ Le 1^{er} janvier 1954 Métraux sera à Juli, où il participera au Nouvel An, puis ira jusqu'au bout du lac Titicaca, soit Desaguadero. Yunguyo, Copacabana en Bolivie et rentrera le 2 à Puno. Dans son article «Un premier janvier avec les ombres des Incas» (Courrier de l'UNESCO n° 12, 1955) il racontera déjà un premier de l'An chez les Chipayas en 1931. Après une visite dans la région de Juliaca, Huancané, Moho et Comina, soit la rive est du lac, il sera de retour à Lima le 26 janvier.



Auparavant certains de ces Indiens avaient été dans les Yungas boliviens⁴⁰, et avaient donc une connaissance du milieu subtropical, et de l'agriculture tropicale, principalement la caféiculture. Il ne se pose pas de problèmes particuliers de type sanitaire et psychologique. Ce sont des individus appartenant aux mêmes communautés andines, non antagonistes, et dans la zone il n'y a pas de paludisme⁴¹.

2. Le principal obstacle à la colonisation massive est le manque de routes d'accès, et c'est le seul obstacle de taille. Il y a deux possibilités de construction de route: par Sandia, un chemin qui convient mieux aux métis, ou par Sina, ce qui conviendrait mieux aux Indiens. La deuxième solution paraît aussi la plus facile techniquement, mais une mission d'ingénieurs devrait être envoyée.

3. Les Indiens établis dans le Tambopata sont découragés par la lenteur administrative de la reconnaissance des titres de propriété sur la terre. Il y a eu 1'300 demandes, et 10 ont été satisfaites⁴².

Sur ces trois points Métraux estime qu'il faut agir, surtout pour la construction de la route. Il détruit le mythe de l'inadaptabilité physique de l'Indien aux conditions des terres chaudes, une thèse alors fort en vogue au Pérou, et reprise des Chroniqueurs⁴³. Il indique que pour aider la migration il faut construire la route, et enfin qu'il faut donner des titres de propriété aux colons.

Les conclusions de la mission ne seront que partiellement suivies par les décideurs politiques. Les migrations ne seront certes pas freinées, elles faisaient le bonheur des dirigeants, mais aucune assistance sérieuse ne fut apportée aux régions de colonisation, qui restèrent donc à l'état de «far-west» ou «far-east» plutôt. Quant à la route elle fut construite tardivement, et évidemment par Sandia, pour faire plaisir aux commerçants de la région. Enfin, sur la question des droits de propriété des colons indiens, à l'époque le sujet était pratiquement tabou au Pérou et en Equateur et il a fallu attendre le début des années 60 pour que le terme de réforme agraire apparaisse au Pérou, et concrètement les années 68 et suivantes pour qu'une véritable réforme soit appliquée.⁴⁴

Pour Métraux ce voyage a été non seulement dur, mais il prétend qu'il n'y a pas trouvé grand intérêt, alors que l'on peut raisonnablement estimer qu'il a fait progresser grandement sa connaissance des conditions d'existence et des stratégies de survie des Indiens, comme le montrent ses articles sur le sujet. A la fin de son séjour la morosité et la déprime le reprennent. Dans une lettre à Verger il donnera une vision sombre de ce périple, mais somme toute classique en ce qui le concerne. Il faut bien sûr tenir compte qu'il écrit de Lima, désœuvré, et que tout lui apparaît dans ces moments comme triste, sale et vomitif.

Lima, le 1^{er} février (1954)

Mon cher ami,

Votre lettre m'a rejoint à Lima au retour d'un voyage ennuyeux et désagréable dans une des vallées de l'Oriente – celle du Tambopata. Comme nos vies sont, dans une certaine mesure parallèles, j'ai répété vos aventures dans une région similaire: marches forcées dans la boue et le long de «cuestas» plutôt scabreuses.

Naturellement ces exercices ont calmé mes angoisses et m'ont rassuré quant à ma jeunesse, mais cela n'empêche pas que je n'ai guère pris plaisir à ce voyage. Par un acte de pur masochisme et d'imbécillité, j'ai parcouru le pays aymara pendant un mois, sous la pluie, dans la brume et par les froids d'autant plus acerbes que j'étais équipé tropicalement. J'ai horreur des paysages du haut-plateau, je supporte mal l'altitude et les Indiens Aymaras m'inspirent une aversion physique violente. En fait, ils me donnent la nausée. Je suis revenu en camion, par Tacna, Arica et les vilains déserts du Sud. Me voilà donc de retour à Lima où je m'ennuie et que je trouve fort laid et désespéré d'avoir photographié sans le savoir bon nombre de paysages et de détails qui figurent dans les vues du Pérou de Pierre Verger. [...] Bref, le seul profit que j'ai tiré de ces deux mois et demi de vadrouillage andin se borne à la perte de 5 kilos de graisse superflue, ce qui est appréciable, mais m'oblige à une vie de fakir pour ne pas les récupérer au galop. Je pensais partir la semaine prochaine pour le Brésil, mais, toujours poussé par le démon du masochisme, j'ai accepté d'aller faire un bref séjour en Bolivie que j'aime encore moins que le Pérou et où je retrouverai les insomnies, le froid et le vomissement moral. Je me dis que tout cela est une préparation aux délices du Brésil et que dorénavant, projeté sur cet arrière-fond, le Brésil et l'Afrique ne m'apparaîtront que plus beaux. De toute façon ceci est mon adieu aux régions andines et à l'Amérique espagnole qui a complètement cessé de m'intéresser.

(Lettre à Verger 1-2-54, MÉTRAUX 1994: 189-190)

Et pourtant... et pourtant, Métraux reviendra dans les Andes, en 1956, après avoir tout fait pour forcer l'événement. Peut-on dès lors parler de masochisme, comme il le fait, ou d'attachement profond à ce milieu, de fascination, malgré sa dureté ?

Après cette mission du BIT Métraux va être un conseiller incontournable de l'organisation, et il interviendra sur plusieurs thèmes fondamentaux concernant les stratégies de développement.

⁴⁰ Depuis La Paz vers Coroico, Irupana, Caranavi et Santa Ana. Mais aussi par Sorata.

⁴¹ Il faut noter que cette thèse favorable aux déplacements de population a été critiquée par plusieurs auteurs et que Métraux a aussi été attaqué pour ses prises de position, à l'intérieur de l'UNESCO même. Cf. Lettre à Juan Comas du 2 novembre 1955 (UNESCO dossier 323.12 A 31 COMAS).

⁴² Cf. BIT, *Advisory committee for the andean-indian programme, 4th progress report, january-february 1954*, p. 6. Ce rapport résume les conclusions de la Mission Bray-Métraux-Aguilera. Métraux et Bray écriront des rapports séparés (cf. MÉTRAUX 1953). Métraux a résumé les problèmes des Indiens dans un article du *Courrier de l'UNESCO*, n° 2, 1955: «Les Indiens souffrent de la faim de la Terre». En outre il a traité du problème des migrations saisonnières et définitives de l'Altiplano vers différentes destinations dans MÉTRAUX (1956).

⁴³ Cf. AUROI (1996), «Alfred Métraux à la croisée de deux mondes...», pour un résumé de la controverse. Cf. aussi pour une analyse anthropologico-historique des migrations RIVET (1951).

⁴⁴ Cf. AUROI (1982a,b). Par contre la Bolivie connaît une réforme agraire dès 1953-54.



Métraux et le Programme andin des Nations Unies: 1954-1962

Alfred Métraux sera impliqué directement pour le BIT à deux reprises sur le terrain, après sa mission au Tambopata (Pérou): du 6 au 20 février 1954 et du 2 janvier au 5 février 1956⁴⁵.

A chaque fois il séjournera en Bolivie.

En 1954, dans le prolongement de la mission Tambopata, il se rend à La Paz avec Enrique de Lozada, représentant régional du BIT. Il visitera la «finca» (ferme) de Pillapi qui a été octroyée au projet par le gouvernement. Cette ancienne hacienda expropriée dans le cadre de la réforme agraire devait servir de centre de formation à l'agriculture moderne et à l'élevage, à l'artisanat et à la gestion coopérative des Indiens Aymara bénéficiaires de la réforme. Nous avons deux visions intéressantes quoique légèrement divergentes du passage de l'hacienda de l'ancien propriétaire aux nouveaux occupants indiens. Il y a la version Métraux et celle de Jef Rens, directeur du Programme andin et vice-directeur du BIT (RENS 1961, 1967, 1987a et b).

Alfred Métraux se montre beaucoup plus optimiste sur les objectifs du projet que Rens lui-même. «Ayant assisté à quelques réunions d'Indiens j'ai eu l'impression qu'ils feront confiance aux experts et qu'ils participeront de bon gré au programme. Il faudra cependant qu'ils puissent apprécier rapidement les avantages matériels qu'ils en retireront. Les Aymaras ont un sens pratique extrêmement développé.» (Lettre à Albert Guigui, 16-2-54) Il décrira ensuite comme «émouvante» la cérémonie de remise de la «finca» aux Indiens par le «patron» et se promet d'en tirer un jour la «signification symbolique».

Rens, quant à lui, a aussi assisté à ce genre de cérémonie et s'en est trouvé fort mal à l'aise car les Indiens le considéraient lui comme le nouveau patron ! En effet, les Indiens d'hacienda, après quatre siècles d'asservissement, ne pouvaient guère comprendre le sens du mot «propriétaire» appliqué à eux-mêmes. Rens écrit:

Lors de mon tout premier voyage de 1954, j'avais pu visiter une base d'action située à proximité de la capitale. Ma visite eut lieu un dimanche. J'étais arrivé la veille à La Paz et je n'avais pas encore rencontré de personnalités. J'utilisai ce jour de congé à me faire une idée de la mise en pratique de ce projet qui avait pour base une grande «hacienda» de Pillapi. Le choix de cet endroit avait été fait à la demande directe du gouvernement. La «hacienda» avait été la propriété du général Sanjines. Celui-ci avait été exproprié à la suite de la réforme agraire. Il est apparu plus tard que ce choix n'était pas aussi heureux que l'espérait le gouvernement. Depuis des siècles, les Indiens travaillaient dans cette «hacienda» comme «peones», ou journaliers. Ils ne pouvaient comprendre que la famille Sanjines, qui de mémoire d'homme avait toujours été propriétaire de cette terre, fût subitement dépouillée de ses droits ancestraux. Il était difficile, pour ces «campesinos» indiens qui n'avaient connu que l'exploitation et le mépris, d'imaginer ce que la réforme agraire leur réservait. Pour les plus âgés d'entre eux, c'était tout bonnement impossible. Ils ne pouvaient se faire à l'idée de Pillapi débarrassé de son propriétaire Sanjines. Pendant de nombreux mois, ils versèrent, de leur propre

initiative, des sommes d'argent en remboursement de ce qu'ils considéraient être le prix de la terre. Et pourtant cette terre leur avait été accordée de plein droit par la loi de réforme agraire. Le joug séculaire avait créé chez ces travailleurs agricoles une méfiance qui devait rester longtemps encore ancrée chez eux. (RENS 1987b: 172).

Le Programme andin rencontra de grandes difficultés d'acceptation de la part des Indiens, du fait de cette méfiance ancestrale, et les résistances quant au droit à la propriété se retrouveront dans d'autres domaines de la modernisation, comme l'éducation et la formation technique, pour lesquels Métraux sera sollicité à donner son avis.

D'une manière générale Métraux adhère entièrement aux vues du gouvernement bolivien de Victor Paz Estenssoro, qui a fait la révolution de 1952-53 et réparti les terres des haciendas aux Indiens et aux communautés.⁴⁶

La Bolivie est en pleine révolution. C'est un spectacle assez curieux que celui des Indiens armés, patrouillant la ville et présents partout. Le nouveau président Paz Estenssoro est un type très sympathique qui m'a conquis à ses idées. Je serais volontiers resté en Bolivie si le Brésil ne m'avait pas attiré beaucoup plus. L'altitude ne me réussit pas. Elle me maintient dans un état d'angoisse permanent alors qu'ici (à Rio) je me sens léger et actif.

(MÉTRAUX 1992: 60, Lettre à Verger du 26-2-54)

⁴⁵ Dans D'ANS (1992) il est dit que son journal de route commence le 2 et se termine le 23 janvier 1956, mais il y a séjourné plus longtemps. Ceci est attesté par son mémorandum au directeur général de l'UNESCO, du 19 avril 1956 (SS/Mémo/hjo/9149, LaboAnthropo, dossier 29-2). Ce mémo couvre la période du 3 janvier au 2 février. Il écrit notamment: «Du 13 au 30 janvier nous avons parcouru le Haut-Plateau, nous arrêtant successivement à Pillapi, Oruro, Playa Verde, Huanuni, Potosi, Otavi et enfin Cotoca (Santa Cruz)». Tous ces lieux représentent des endroits où le Programme andin désirait implanter des projets. Cotoca était un projet de colonisation d'Indiens venant de la région de Potosi.

⁴⁶ Victor Paz Estenssoro marquera profondément l'histoire de la Bolivie. Artisan avec Hernan Siles Zuazo de la révolution de 1952, il assumera le pouvoir présidentiel d'avril 1952 à août 1956. Pendant cette période, toute une série de lois nouvelles seront promulguées, dont celle de la réforme agraire (1953), qui moderniseront le pays dans le sens d'un capitalisme d'état, avec contrôle de la grande majorité des ressources comme les mines d'étain, le pétrole et le gaz. L'éducation obligatoire et la sécurité sociale seront aussi introduites. Après quatre ans de présidence d'Hernan Siles Zuazo, qui renforce le rôle de l'Etat, Paz Estenssoro revient au pouvoir pour quatre ans, de 1960 à 64. Il sera renversé par une junte militaire et le pays va connaître une série de dictateurs provenant de l'armée, jusqu'en 1981 lorsque les «vieux» du MNR (Mouvement nationaliste révolutionnaire) feront un retour en force, d'abord avec Siles Zuazo, président de 1982 à 85, puis avec Paz Estenssoro de 1985 à 1989. Si le premier se débat (mal) au milieu d'une profonde crise économique et d'une inflation galopante, le second prend des mesures drastiques au niveau macro-économique et entame le processus de libéralisation de l'économie et de désengagement de l'Etat. Ironie de l'histoire pour un homme qui avait créé le «tout Etat» en Bolivie, et qui sera trente-cinq ans plus tard son fossoyeur.



A Paris Métraux reçoit du BIT des rapports et les commente. Il a une bonne relation avec Jef Rens qu'il rencontre pour la première fois en juillet 1955. Rens lui écrit :

J'ai été extrêmement heureux de faire votre connaissance hier et d'avoir eu l'occasion de m'entretenir avec vous du Programme andin; j'ai pu ainsi constater l'intérêt que vous continuez à témoigner à l'égard de ce programme [...]. Je serai toujours heureux de recevoir vos conseils sur nos activités dans le cadre du Programme andin. Votre connaissance approfondie des populations que nous nous efforçons d'aider ne peut que nous être utile et je serai personnellement extrêmement heureux si vous pouviez venir avec moi lorsque je ferai ma prochaine visite aux divers projets, vers la fin de cette année-ci. (Lettre de Rens à Métraux, 27-7-55)

Ce voyage se réalisera en fait l'année suivante, au début de 1956. Les impressions globales de Métraux sur ce voyage de 1956 se trouvent dans « *Itinéraires II* », résumés par Marcel d'Ans (D'Ans 1992). D'Ans, qui a aussi lu les trente feuillets d'« *Itinéraires II* », fait la réflexion suivante : « ce n'est pas forcer la vérité que de dire qu'à la lecture de ses notes, nous sentons Métraux mi-figue mi-raisin au spectacle de ce grand cirque onusien, où c'est le public d'experts et d'officiels qui compose la partie ambulante, retrouvant en tous lieux le même numéro de dressage que se montrent attentifs à leur offrir, avec une sincérité, une bonne foi et un talent variables, des autochtones plus ou moins dressés pour le développement. » (D'Ans 1992: 20) Mais il remarque aussi que plusieurs points du programme sont fortement plébiscités par les Indiens, comme l'ouverture d'écoles, les machines à coudre et métiers à tisser. Sachant distinguer le vrai discours de la langue de bois ou de la complaisance, il note :

Dans tous nos déplacements nous étions naturellement accompagnés de la fanfare. Il ne fait aucun doute que les Indiens paraissent bien disposés à notre égard et qu'ils faisaient leur possible pour témoigner leurs sentiments bienveillants. Cependant, on sent encore dans leurs propos et leurs attitudes ce désir de se rendre propices les puissants et les riches. Ils diraient volontiers comme les Haïtiens : « Nous sommes dans vos mains »⁴⁷.

Par la suite Métraux va se trouver un peu débordé par les demandes et attentes du projet, non par incompétence, mais parce qu'en tant qu'anthropologue il se situe sur un plan fondamentalement non-interventionniste, ou du moins tachant d'éviter d'utiliser des critères culturels européens. En outre, malgré son ouverture sur les problèmes socio-économiques et éducatifs, certaines questions posées ne sont pas de sa compétence directe.

Son avis sera notamment sollicité sur deux points importants :

- l'engagement d'experts en « formation de la personnalité »⁴⁸;
- la langue d'enseignement à utiliser dans les écoles du programme, aymara/quechua ou espagnol⁴⁹.

Quel type d'expert pour les Indiens ?

Le vice-président de la Bolivie, Hernan Siles Zuazo, avait demandé l'envoi de deux experts pour le Programme andin, l'un en « formation de la personnalité », le second en tant qu'anthropologue. Si le deuxième profil ne faisait pas problème⁵⁰, une certaine incompréhension surgit entre Métraux, Rens et le gouvernement bolivien quant au formateur à envoyer. Métraux interprète la demande de Siles Zuazo comme celle d'un « expert qui devra être d'une part un animateur et un missionnaire, de l'autre un spécialiste de l'orientation professionnelle ». Il fait la remarque suivante :

Je vois à ceci de grosses difficultés : les spécialistes de l'orientation professionnelle ne manquent pas, mais ils ont été formés dans le cadre de notre culture et les tests qu'ils manient sont rigoureusement adaptés aux conditions de notre milieu. Un psychologue opérant en Bolivie devrait avoir une compétence qui dépasse de beaucoup celle d'un simple « donneur de tests » : puisqu'il serait nécessaire de réadapter tout son jeu de tests et de connaître intimement le cadre social et économique d'un village aymara. Si, en plus, on veut un « missionnaire », je crains qu'on ne se heurte à un idéal malaisé à atteindre [...]. Je me demande d'ailleurs s'il est urgent de se livrer à ce type de recherche à un moment où tout doit être improvisé et où l'on constitue des cadres de base. La tâche de former des maîtres est si grande qu'il peut être prématuré de passer déjà à ce que l'on peut considérer comme une superstructure. (Lettre à Rens, 17-8-55)

Rens répond le 29 août en se montrant d'accord avec Métraux qu'il faut travailler à la base. Il veut organiser des centres de formation professionnelle sur l'Altiplano, et cherche des instructeurs avec un sens pratique, en agriculture, construction, gestion coopérative, et pas des « anthropologues, des sociologues et autres spécialistes dans le domaine de la formation de la personnalité »⁵¹. En ce qui concerne le vice-président Siles Zuazo, celui-ci acceptera finalement une offre de six instructeurs. Mais Métraux revient sur le problème du type d'expert à engager dans une lettre du 7 septembre à Rens. Cette lettre (cf. annexe) est assez étrange car il plaide en faveur de « missionnaires laïcs ».

Il nous faut des missionnaires laïcs, mais qui soient très près des missionnaires religieux. Après avoir visité des villages adventistes du lac Titicaca, j'ai dit, naturellement en plaisantant, qu'une des solutions du problème des Indiens du Haut-Plateau serait de les convertir tous à l'adventisme. (Lettre à Rens du 7-9-55)

⁴⁷ LaboAnthropo dossier 44, « Mission en Bolivie », janvier-février 1956, p. 8.

⁴⁸ Cf. Lettre à Rens du 17-8-55, Lettre de Rens du 29-8-55. Lettre à Rens du 7-9-55, 19-9-55, 28-9-55, et lettre à Hollinshead du 25-8-55.

⁴⁹ Cf. Lettre de Rens du 24-8-55, Lettre à Rens du 29-8-55.

⁵⁰ Métraux propose Jeanne Sylvain, une Haïtienne qu'il connaissait bien depuis son travail en Haïti dans le cadre du projet Marbial de 1948 (AUROI 1996).

⁵¹ Lettre de Rens à Métraux, 29-8-55.



On peut mettre en parallèle cette attirance pour les missionnaires avec son projet plus ancien d'ouvrir une mission protestante dans le Chaco, en 1933, chez les Pilaga⁵². Métraux estime à cette époque qu'un ethnologue doit aussi avoir les vertus d'un missionnaire.

La plus grande vertu de l'ethnologue c'est l'amour de l'homme de couleur. (Lettre à Y. Oddon, 25-5-33)

On est très loin des instructeurs techniciens que préconise Jef Rens. Mais celui-ci a probablement été frappé par cette référence aux missions⁵³, car il demandera un peu plus tard à Métraux son avis sur un expert qui aurait ce «sens missionnaire» qu'il préconise. Celui-ci répond: «Je ne puis que répéter ce que je vous ai écrit: dans les projets d'assistance technique l'enthousiasme, le bon sens et surtout le sens de ce qui est humain comptent plus que les connaissances théoriques». (Lettre à Rens du 28-9-55)

La langue d'enseignement des indigènes

Ce thème est abordé par Rens dans une lettre du 24 août 1955. Il demande l'avis de Métraux sur le choix de la langue d'enseignement dans les écoles du programme en Bolivie, sachant que les enfants ignorent l'espagnol, mais que leurs parents, «pour des raisons de prestige social», veulent qu'ils apprennent cette langue, et que d'autre part la majorité du corps enseignant ignore les langues indigènes, aymara ou quechua. Il se pose donc un problème pédagogique sérieux⁵⁴.

Dans sa réponse du 29 août Métraux plaide pour un compromis: apprendre l'espagnol aux enfants, en aymara et quechua. Mais il ne dit pas si la langue vernaculaire doit aussi être utilisée pour les matières techniques. Il ne croit pas beaucoup à l'avenir de l'enseignement en langues indigènes, car il n'y a pas de littérature dans ces langues, dit-il⁵⁵. A cette époque, dans les années 50, les problèmes de la langue d'enseignement étaient naissants. Les experts en éducation préconisaient, comme le dit Métraux, l'enseignement de l'espagnol en langue vernaculaire ainsi que l'éducation de base. Mais la langue autochtone ne devait pas se substituer à la langue internationale. Cette ambiguïté n'a en fait jamais été résolue. Depuis une cinquantaine d'années on a certes fait des progrès quant aux techniques de l'éducation bilingue, mais le problème de la primauté de la langue n'a pas évolué. Les Etats ont généralement choisi de garder la langue «importée» ou internationale, celle du colonisateur, qui privilégie aussi les élites, tout en admettant des expériences locales d'enseignement en langues nationales dans les premières années de scolarisation⁵⁶.

Adieu aux Andes ?

A son retour de son deuxième voyage en 1956, Métraux marque à nouveau son dégoût pour les Andes.

J'ai fait un voyage en Bolivie qui m'a suggéré un beau livre que je n'écrirai sans doute jamais: Adieu à la Bolivie. [...] Je n'ai rien de bien intéressant à vous raconter, sauf que je suis de plus en plus las et que j'ai de moins en moins de goût à la vie. Je viens de refuser un séjour de six mois en Bolivie. Ces Indiens sont trop laids et trop sales. (Lettre à Verger du 30-4-56)

En fait Métraux se rend compte qu'il n'y a plus grand-chose à faire pour le Programme andin.

Je me rends compte combien, en tant que social scientifique, il m'est difficile d'apporter une contribution quelconque à ce projet. Toutes les suggestions que je formule ont déjà été envisagées. Je ne puis promettre que de défendre le projet à l'UNESCO et de lui consacrer des articles. (D'ANS 1992)

Mais, malgré cette prise de conscience, la collaboration avec le BIT continuera d'une manière intensive, jusqu'en 1962.

Le 19 juin 1956 Mr. J.E. Ainsworth Johnston du Service des publications du BIT demande un article à Métraux sur l'anthropologie sociale, pour un ouvrage à paraître sur le «Programme des Indiens des Andes». Métraux est naturellement d'accord mais dit qu'il ne pourra respecter les délais. «Je suis désolé de ne pouvoir rester fidèle à une réputation d'exactitude à laquelle je tenais beaucoup mais par moments la carrière internationale crée des obligations qui empêchent les prévisions que j'aurais pu faire en tant qu'homme de science.» (Lettre à Jean Goudal du 16-8-56)⁵⁷ Il précise aussi le contenu de ce qu'il compte écrire. «Cependant il est un point extrêmement important sur lequel il faut que je vous consulte: celui du sujet même de l'article. Par «l'anthropologie sociale», j'entends donc une description de la structure sociale, économique et religieuse des populations andines. Je pense que c'est bien sûr ce thème que vous voulez que j'écrive?» Il ajoute, dans un esprit de communication pratique:

⁵² Lettre à Yvonne Oddon, 25-5-33, et Lettre à Robert H. Lowie du 31-5-33, dans laquelle il dit qu'il va repartir dans le Chaco «en qualité d'inspecteur général des Indiens et avec une mission de fonder des "réservations"».

⁵³ Métraux pense aux missions protestantes, anglicanes dans le Chaco, adventistes sur l'Altiplano; Rens, qui vient du catholicisme social belge, doit plutôt avoir en tête un ordre religieux catholique.

⁵⁴ Lettre de Rens, 24-8-55.

⁵⁵ Lettre à Rens, 29-8-55. Cf. annexe.

⁵⁶ Rappelons l'effort méritoire du gouvernement militaire réformiste péruvien du Général Juan Velasco Alvarado en 1968. Il décrète l'égalité des langues espagnole et quechua/aymara, introduit donc ces langues dans toutes les écoles. Il fait aussi éditer des quotidiens en quechua. Le manque de professeurs formés, mais surtout l'hostilité profonde des élites urbaines à ce projet le laissera rapidement sans lendemain.

⁵⁷ Jean Goudal était chef de la section des publications du BIT.



J'estime toutefois que mon article gagnerait en intérêt si je l'axais sur les notions que doivent posséder, en matière d'anthropologie indienne, les experts internationaux. Je passerai rapidement sur la civilisation matérielle puisque celle-ci peut être observée facilement, mais par contre, je m'étendrai plus volontiers sur les formes plus subtiles de l'organisation sociale – sujet certainement moins accessible aux experts qui ne sont pas des anthropologues professionnels. Mon article sera donc un «background» de la culture des Indiens andins et il pourrait être intitulé: L'Anthropologie des Indiens Andins et l'Assistance technique. (Lettre à Goudal du 1-10-56)

Métraux enverra l'article le 10 octobre ⁵⁸. Goudal demande alors des changements qui illustrent parfaitement le passage des Nations Unies à la langue de bois et à la simplification abusive. L'expert doit adopter un style onusien, terne et, dirions-nous aujourd'hui, politiquement correct.

Ainsi Goudal demande (Lettre de Goudal du 4-12-56):

1) Peut-on affirmer sans restriction que «la charrue a été adoptée partout où elle était utilisable» ? (p. 6)

2) «La victoire de l'Eglise a été complète... A cet enrichissement correspond...» Pour éviter cet enchaînement de formules, qui risque, à l'heure actuelle, de susciter certaines réactions, il suffirait d'un simple déplacement de phrases de manière à lire ainsi l'ensemble du paragraphe:

«La civilisation andine a subi depuis le XVI^{ème} siècle des transformations très profondes et se présente aujourd'hui sous un aspect bien différent de celui que nous décrivaient les chroniques espagnoles. La structure sociale a été profondément modifiée et même si le paganisme n'a pas entièrement disparu, la victoire de l'Eglise n'en a pas moins été complète. L'Indien se dit et se veut bon catholique. L'évolution a été particulièrement frappante dans le domaine économique. L'agriculture s'est enrichie par l'apport d'espèces végétales nouvelles, notamment le blé, l'orge et les arbres fruitiers. /La charrue a été adoptée partout où elle était utilisable./»

Ne serait-il pas préférable de ne pas mentionner la «parcialidad», étant donné qu'une définition détaillée de la «parcialidad» comparée à la «comunidad» nous entraînerait trop loin ? (p. 9)

Le passage sur la «volonté d'ignorance», dont nous ne discutons évidemment pas le bien-fondé, n'appellerait-il pas quelques précisions ? Bien que «l'angle» ne soit pas du tout le même, ne risque-t-il pas de créer quelque confusion dans l'esprit du lecteur, auquel on signale d'autre part le «désir d'instruction» que manifestent les Indiens lors des visites d'experts ? Sans doute est-ce là un point qui pourrait être abordé d'une manière ou d'une autre dans la partie supplémentaire dont je vous ai parlé. (p. 10).

Peut-être vaudrait-il mieux ne pas mentionner le nom de Pillapi, tout en conservant l'exemple. Serait-il possible d'ajouter une ou deux phrases pour faire encore ressortir la diversité du régime foncier ? (pp. 15-16)

«Il est douteux qu'un programme d'assistance technique... réforme agraire». N'y aurait-il pas lieu de nuancer quelque peu cette affirmation, qui pourrait laisser entendre que nos projets en Equateur et au Pérou constituent, provisoirement du moins, des efforts absolument vains ? (p. 17, fin du premier paragraphe)

Il s'agit, vous le voyez, de points de détail, sur lesquels nous serions heureux d'avoir votre avis. De façon générale, préférez-vous le terme «incasique» à la forme «incaïque» qu'il me semble avoir rencontrée plus souvent ?

Métraux acceptera toutes les suggestions dans sa réponse du 7 décembre 1956⁵⁹, bien que certains points, notamment sur le manque de réforme agraire au Pérou et en Equateur, fussent lourds de conséquences pour le programme⁶⁰.

En fait le livre prévu ne paraîtra jamais. En 1958⁶¹ Métraux demande où en est la publication. On lui dira un mois plus tard que «other questions arose and it is only now that I am able to confirm that this book will be published»⁶². Il ne le sera pas. L'article de Métraux paraîtra cependant dans la *Revue internationale du travail* en mars 1959. Métraux avait aussi publié entre temps un article à Mexico sur les migrations internes des Aymaras au Pérou, basé en partie sur sa mission de 1954. Sagement, il avait demandé l'autorisation à Rens pour cette publication (MÉTRAUX 1956).

Le dernier voyage

Son dernier séjour andin se situe entre mars 1959 et février 60. Il ira au Chili, à Santiago, où il enseignera à la Faculté latino-américaine des Sciences sociales (FLACSO). Il y a peu d'éléments qui nous permettent de retracer sa vie et ses activités à Santiago, sinon que nous savons qu'il s'y marie pour la troisième fois, qu'il fera un saut au Brésil et à Lima, et qu'il rentrera en Europe par le Pérou, l'Equateur, la Colombie et la Guadeloupe⁶³. Ce sera bien son

⁵⁸ Il envoie une deuxième version le même jour, en spécifiant: «j'ai trouvé que j'avais fait à l'organisation des travaux indigènes une part trop faible».

⁵⁹ Cf. aussi la lettre du 19-12-56 accompagnant les conclusions de l'article.

⁶⁰ Le Pérou ne fera une réforme agraire qu'en 1968, l'Equateur n'en aura jamais une digne de ce nom. Dans ce dernier pays seules les terres pauvres d'altitude ont été cédées aux communautés, et les droits sur l'eau sont restés aux mains des haciendas. C'est sans doute cette situation très défavorable qui explique la grande combativité actuelle du mouvement indigéniste équatorien.

⁶¹ Lettre du 21-5-58 à Goudal.

⁶² Lettre de M. Chapman à Métraux du 30-6-58.

⁶³ Les éléments principaux de ce séjour sont contenus dans D'Ans (1992). Métraux quitte Paris le 21 mars 1959. Il se rend d'abord à Bahia et Rio, où il retrouve Pierre Verger. Le 30 mars il se rend à Santiago. Fin juillet – début août il sera à Arica et Iquique, puis du 23 au 31 août à Lima. Du 11 au 25 octobre il se rend à Rio de Janeiro. Il quitte définitivement le Chili le 15 décembre. Il visitera le Projet Vicos dans le callejon de Huaylas au Pérou, puis Trujillo (26-12-59), Piura, Tumbes, Chiclayo, Cajamarca. Retour à Lima en janvier 1960 et visite à Paracas et Cuzco. Le 6 février il s'envole pour Quito. Les archives de la FLACSO ont disparu lors du coup d'état de Pinochet en 1973. Elles devaient être déplacées à Buenos Aires, mais on ne les a jamais revues. Elles contenaient certainement des éléments sur Métraux. A notre connaissance il ne se trouve pas de carnet de voyage au Collège de France.



dernier voyage, qui lui permettra de visiter des endroits qu'il ne connaissait pas, comme le nord du Pérou et la côte péruvienne nord, ainsi que de revoir l'Équateur et la Colombie.

Dès son retour il pense à repartir et écrira à Rens, probablement à la suite d'une proposition de mission du BIT, disant: «Inutile de vous dire combien j'ai été déçu de devoir renoncer à un séjour dans la région andine qui aurait été en quelque sorte une nouvelle version de notre mission de 1956 dont j'ai conservé un souvenir inoubliable. Je suis devenu plus «andin» que jamais ayant consacré mes cours à l'École des hautes études aux institutions et à la vie des hommes dont le destin nous tient à cœur.» (Lettre à Rens, 29-9-61)

Quelques mois plus tard il annonce à Rens qu'il va prendre sa retraite en janvier 1963. «Si à partir de cette date, vous croyez que je puis être utile au projet andin, je serais heureux de me mettre à la disposition de l'Organisation internationale du Travail. Je puis vous dire que depuis mon dernier voyage j'ai acquis en matière de sociologie et d'ethnologie

andine, des connaissances beaucoup plus fortes que celles que je possédais en 1954. En effet, depuis deux ans, je donne à l'École Pratique des Hautes Études, un séminaire sur les Indiens andins du 16^e siècle à nos jours. Et comme rien ne remplace l'expérience que l'on acquiert sur le terrain je souhaiterais beaucoup retourner dans les Andes.» (Lettre à Rens, 12-2-62) L'OIT est d'accord de l'envoyer encore sur le terrain, mais propose l'Afrique. Métraux répond qu'il est aussi disponible pour ce continent.⁶⁴

On remarque dans ces lettres, écrites moins d'une année avant son suicide, comme un désarroi face à l'éventualité de ne pas pouvoir retourner sur le terrain, n'importe quel terrain finalement, même chez des «Indiens crasseux».

⁶⁴ Lettre à Efron (OIT), 17-5-62.

Resumen

Alfred Métraux (1902-1963) vuelve varias veces en los Andes. Su visión etnológica es doble, científica y emocional, pero sobre los mismos temas: salvación de una cultura en vía de extinción, verificación empírica de las teorías y aproximación histórica. Se pueden distinguir tres períodos en su afición a los Andes: juventud de impregnación, período etnográfico y misiones operativas.

Abstract

Alfred Métraux (1902-1963) returns repeatedly to the Andes. His ethnological vision is expressed dually, scientific and emotionally, but consistently with the same topics: the recovery of a disappearing culture, the empirical testing of theories and a historical approach. Three periods can be distinguished in his attachment to the Andes: impregnating youth, ethnographic period and operative missions.

**Bibliographie**

- ANS Pierre-Marcel d'
- 1992 «Le contenu d'itinéraires 2», in: d'ANS Pierre-Marcel (éd.), *Présence d'Alfred Métraux*, pp. 5-29.- Paris: Acéphale-Les amis de Georges Bataille.- 191 p.
- AUROI Claude
- 1982a *Contradictions et conflits dans la réforme agraire péruvienne: le cas de la SAIS Rio Grande (Puno)*.- Genève: IUED.- 75 p. (Itinéraires)
- 1982b «La frustration de la participation agraire au Pérou», in: *De l'empreinte à l'emprise: identités andines et logiques paysannes*.- Cahiers de l'IUED, IUED/PUF.
- 1986 «Difusión de variedades mejoradas de papa en la Sierra central del Peru y desaparición de las variedades nativas», in: GÓMEZ Vilma (ed.), *Perú: el problema agrario en debate*, pp. 275-305.- Lima: FOMCIENCIAS, SEPIA I.- 443 p.
- 1996 «Alfred Métraux à la croisée de deux mondes, anthropologie et développement», in: AUROI Claude et Alain MONNIER (éds.), *Du pays de Vaud au pays du Vaudou, ethnologies d'Alfred Métraux*, pp. 71-83.- Genève: Musée d'ethnographie et IUED.- 101 p.
- BEAGLEHOLE Ernest
- 1953 «Une mission d'assistance technique dans les Andes».- *Revue internationale du travail* LXVII (6): 303-369.
- BRAY Frank R.
- 1955 *Informe parcial preparado por el experto en recursos de mano de obra de la misión encargada de estudiar las posibilidades de colonización indígena en el valle de Tambopata*.- Ginebra: Oficina internacional del trabajo.- 43 p. (T.A.P./Altiplano/P.T.1)
- LE BOULER Jean-Pierre
- 1992 «Alfred Métraux en 1922: de l'Ecole des Chartes à l'Amérique du Sud», in: d'ANS André-Marcel (éd.), *Présence d'Alfred Métraux*, pp. 129-139.- Paris: Acéphale-Les amis de Georges Bataille.- 191 p.
- MARTINEZ Hector
- 1969 *Las migraciones altiplánicas y la colonización del Tambopata*.- Lima: Centro de Estudios de Población y Desarrollo.- 276 p.
- 1980 *Migraciones internas en el Perú, aproximación crítica y bibliografía*.- Lima: Instituto de Estudios Peruanos.- 188 p.
- MÉTRAUX Alfred
- 1948 «Problèmes d'éducation en Haïti et en Afrique».- *Courrier de l'UNESCO* 1 (3), avril.
- 1950 *Les Peaux-rouges de l'Amérique du Sud*.- Paris: Ed. Bourrellet. [2^e éd.: 1982.- *Les indiens de l'Amérique du Sud*.- Paris: A. Métaillié.- 138 p.]
1954. *Informe del Sr. Métraux sobre la emigración interna y externa de los Indios Aymaras acerca de la colonización en el valle del Tambopata*.- Ginebra: OIT.- 29 p. (T.A.P. /Altiplano/ P.T.2)
- MÉTRAUX Alfred (suite)
- 1955a «Les indiens des Andes souffrent de... la faim de la terre».- *Le courrier de l'UNESCO* 2.
- 1955b «Un premier janvier avec les ombres des Incas».- *Courrier de l'UNESCO* 12.
- 1956 «Las migraciones internas de los Indios Aymaras en el Perú contemporáneo». in: *Estudios antropológicos publicados en homenaje al doctor Manuel Gamio*, pp. 392-408.- México: Dirección General de Publicaciones.
- 1959 «La structure sociale et économique des communautés indiennes de la région andine».- *Revue internationale du travail* LXXIX (3): 245-264.
- 1962 *Les Incas*.- Paris: Le Seuil.- 189 p. [Nouvelle édition en 1983, Paris: Seuil.- 190 p. (Points. Histoire, H66)]
- 1967 *Religions et magies indiennes d'Amérique du Sud*.- Paris: Gallimard.
- 1978 *Itinéraires I (1935-53): carnets de notes et journaux de voyage*.- Paris: Payot.- 537 p. [Compilation, introduction et notes par André-Marcel d'Ans]
- 1994 *Le pied à l'étrier: correspondance 12 mars 1946-5 avril 1963*.- Paris: Jean-Michel Place.- 308 p. (Les cahiers de Gradhiva, 22) [Prés. et annoté par Jean-Pierre Le Bouler. Précédé de Correspondances: 42 photographies de Pierre Verger]
- MURRA John
- 1975 *Formaciones económicas y políticas del mundo andino*.- Lima: IEP.- 339 p.
- PAUWELS Gilberto
- 1998 «Los ultimos Chullpas».- A. Métraux en Chipaya. Enero-febrero de 1931, *Eco Andino* (CEPA, Oruro) 3 (6): 41-82.
- RIVET Paul
- 1951 «Migración de las punas a las planicies calientes y de éstas a los páramos», in: *Conferencia de ciencias antropológicas: homenaje al IV centenario de la fundación de la Universidad*, pp. 167-220.- Lima: UNMSM.
- RENS Jef
- 1961 «Le Programme andin».- *Revue internationale du travail* Vol LXXXIV (6): 463-505.
- 1965 «Le programme indien des Andes: l'intégration des populations autochtones dans les plans nationaux de développement économique».- *Tiers-monde* 21: 41-58.
- 1987a *Le programme andin, contribution de l'OIT à un projet pilote de coopération technique multilatérale*.- Bruxelles: Bruylant.- 166 p.
- 1987b *Rencontres avec le siècle: une vie au service de la justice sociale*.- Paris-Gembloux: Ed. Duculot.- 204 p.